

Du vieillissement sociologique au vieillissement ontologique

Assurément, le vieillissement des populations que nous connaissons aujourd'hui n'est pas le premier de l'histoire puisque, ainsi que nous l'avons vu dans la première partie de ces Cahiers, il a existé dans la Grèce et la Rome antiques mais, par sa situation dans un monde peuplé de cinq milliards d'hommes et aux possibilités technologiques sans cesse renouvelées, il prend une ampleur sociologique tout à fait nouvelle.

Quels problèmes ? disent certains : pourquoi une planète des vieux ne serait-elle pas plus sage, surtout si l'on sait réserver aux personnes âgées leur rôle, vague ou formel, qui est d'enseigner aux plus jeunes leur avenir en se faisant témoins du passé ? Tout de même répondent d'autres : comment réserver ce rôle du moment que, le nombre des personnes âgées étant en nette inflation, le respect autrefois donné à cet âge peu souvent atteint s'en perd automatiquement d'autant ? Et puis, comment payer les retraites avec un nombre d'actifs en déflation, et comment continuer d'assumer les assurances maladies alors que, on le sait, la santé des personnes de grand âge étant déclinante, elle consomme une grande partie du budget

de ces assurances ?

Problèmes et paradoxes, on le voit, mais auxquels la science, et particulièrement la biologie, tentent d'apporter quelques réponses dans la seconde partie de ces Cahiers. Tout d'abord, en ce qui concerne les maladies du vieillissement que, pour éviter qu'elles ne viennent trop gravement entamer les budgets de la Sécurité Sociale, l'on pourrait tenter premièrement de bien guérir, puis de prévenir et d'éviter ; "rectangularisant" ainsi la courbe de vie qui, au lieu de fléchir continuellement avec l'âge, resterait à peu près constante tout au long de la vie pour ne s'infléchir brutalement par l'accumulation des maladies précédant de un, deux ou trois ans la mort ; la barrière de longévité étant alors située aux alentours de quatre-vingt-dix ans. Mais, là non plus, tout ne va pas sans paradoxes et, à ce que propose l'Américain SCHNEIDER, l'Américain WALFORD répond que la barrière de longévité n'est pas 90 ans mais de cent dix, cent vingt et... pourquoi pas, de cent quarante ans, etc ? Son propos étant de démontrer que d'assurer la santé jusques aux âges approchant quatre-vingt-dix ans ne servirait de rien, la véritable solution se trouvant dans le fait d'allonger au maximum la durée de vie des hommes, de dire Non ! à la fatalité de la mort comme le fit Gilgamesh et, si celle-ci est véritablement programmée dans nos cellules, comprendre alors ce programme et parvenir à le modifier de manière à prolonger la vie jusqu'à cent cinquante, cent soixante... ans.

Si l'on y regarde de près, il s'avère en fait que les deux manières de régler le problème ne se contredisent pas mais peuvent au contraire fort bien converger : prolonger la durée de la vie ET assurer la santé durant tout ce temps en sachant lutter contre les maladies du vieillissement... Mais alors, qu'allons-nous faire avec ces centaines de millions de personnes qui, âgées de quatre-vingts ans, de cent ans, seront encore tout aussi aptes que

les hommes de cinquante ans d'aujourd'hui d'assumer un travail, des charges, etc... alors que nos technologies n'offrent pas de plus en plus d'emploi mais, selon certains, de moins en moins ? Que pourra donc signifier, dans ce cas-là, le fait de vivre jusqu'à cent quarante ans, dans un monde qui ne pourra plus nous accueillir alors que, âgés, nous serons encore jeunes ; et le problème n'a-t-il pas commencé à se poser pour ces hommes et ces femmes de soixante ans qui ont aujourd'hui la santé physique et psychique des hommes de quarante ans des années 1900, mais que l'on met à la retraite et en retraite ?

Pour mieux vivre, et vivre longtemps, encore faut-il le goût de vivre, sans quoi la prolongation de la vie risque de ressembler davantage à une expérience de laboratoire réussie qu'à une réelle extension des riches possibilités humaines : "Même sous l'aiguillon de la peur, a écrit Teilhard de Chardin, l'Homme, sans le goût de vivre, préférera plutôt se détruire que de continuer une oeuvre qu'il saura par avance condamnée".

Nous n'en sommes certes pas là et, ainsi que le montre ce numéro consacré au vieillissement, bien des solutions commencent de s'offrir à nous, qui nous permettraient de prendre ce "goût" à la vie en prenant pleinement part aux fantastiques aventures qui se seront amorcées en cette fin du vingtième siècle et qui se vivront au vingt-et-unième siècle. Mais pour cela, pour que la prolongation de la vie ne soit pas un cauchemar comme le disent certains mais bien un enrichissement humain comme l'affirment d'autres, il s'agira sans doute de rien de moins que de savoir changer radicalement de mode de penser, de devenir un peu plus Homo Sapiens, ce titre dont nous nous affublons alors que nous sommes encore très faber, sachant bien produire et changer nos modes de fabrication alors que, pour penser et changer nos

modes de penser..."La technologie avance au pas accéléré des découvertes scientifiques, a dit le Pr. Jean Dausset, alors que les mentalités ne peuvent évoluer qu'au rythme lent des générations. D'où un décalage souvent douloureux dont sont victimes les hommes du vingtième siècle. La crise que nous vivons est à notre sens une crise d'adaptation, une crise de croissance due essentiellement à ce décalage".

Erick SEINANDRE